

Pourquoi l'Inde ?

Au tout début des années 1970, déçu par l'avant-garde occidentale, je me suis intéressé à l'Orient. C'était à la mode. Les Beatles se passionnaient pour Ravi Shankar avec lequel Yehudi Menuhin avait déjà enregistré un disque d'improvisations.

Je me suis procuré quelques enregistrements de musique indienne. Sont restés gravés dans ma mémoire les ragas de Shankar et le chant des frères Dagar. C'est à cette époque que j'ai commencé à lire des livres sur la philosophie indienne, sur le bouddhisme. Avec les anciens textes chinois, ils ont contribué à ma vision du monde.

En 1972, un chanteur de l'Inde du nord, R. Gautam, est venu à Leningrad étudier l'organisation de l'enseignement de la musique en URSS. Il était doyen de la faculté de musique de Bénarès. A l'Ecole spéciale de musique, il a assisté à mes cours de composition. Nous avons alors fait connaissance.

A ma demande, il a chanté à plusieurs reprises à Leningrad, chez des particuliers. J'ai même essayé de l'accompagner au piano (sur les pas de Menuhin). Ce fut un contact de courte durée, mais d'une très grande intensité. En plus de cette expérience musicale à deux, il m'a expliqué les bases de la relaxation (yoga) que j'ai ensuite pratiquée toute ma vie.

Quelque temps après, un danseur de l'Inde du sud a été invité dans le même cadre. Malheureusement, j'ai oublié son nom. Il dansait et s'accompagnait au mridangam. Son art m'a aussi impressionné.

Installé à Paris en 1974, je me suis mis à fréquenter les concerts de musique indienne au musée Guimet. Je me souviens particulièrement du concert du sitariste Nikhil Banerjee.

Des amis m'ont fait rencontrer un sitariste aveugle du Népal qui vivait aussi à Paris, Narendra Bataju. J'ai même essayé de prendre des leçons de chant avec lui. Nous sommes devenus amis. Plus tard, Catherine, ma femme, a programmé

plusieurs concerts de Narendra dans le cadre d'un festival qu'elle organisait à Eu, notre ville normande.

Mon plus jeune fils, Jean, étudie la culture indienne et, en 2013, nous avons fait ensemble un voyage de quatre semaines en Inde du sud.

Qu'est-ce qui m'a touché dans la musique indienne ?

En premier lieu, les voix. Aussi bien chez les frères Dagar que chez Gautam et Bataju, il n'y avait aucun forçage de la voix, si désagréable dans les « voix travaillées » occidentales. Ils chantaient avec un grand naturel. Leur chant doux au timbre pauvre semblait venir des profondeurs de l'âme. Il exprimait une sorte de connaissance ultime et sacrée, un condensé de vécu qui faisait penser au chant des vieilles femmes, que j'avais entendues dans des villages reculés, lors d'une expédition folklorique dans la région de Smolensk, de nombreuses années auparavant.

Les instruments de musique des Indiens se sont révélés eux aussi discrets, comme confidentiels.

A Leningrad, dès le début des années 1970, j'ai beaucoup joué avec des musiciens rock. Dans la musique rock, j'avais été attiré par l'indépendance de sa matière musicale par rapport à la notation, par la force et la vivacité de son impulsion musicale et par le principe du jeu d'ensemble dans lequel chaque musicien improvise librement dans un espace clairement délimité.

J'ai trouvé dans les ragas tous ces éléments, mais seulement infiniment plus développés et complexes. De plus, j'y ai découvert une modalité totalement différente de la nôtre et une ornementation inattendue, incroyablement séduisante. Comme dans la musique romantique, la forme du raga s'est révélée être construite sur le principe de la catharsis imposée en système absolu. Cela aussi répondait à mon sens intuitif global de la forme musicale.

Pendant des heures, j'écoutais des ragas en essayant de discerner les détails rythmiques les plus subtils. Il m'avait paru particulièrement important

d'apprendre à organiser ma pensée musicale sur 5, 7, 11, etc. C'est-à-dire parvenir à me libérer de la dictature du carré rythmique.

La théorie de la musique indienne m'intéressait peu. Mon expérience était purement intuitive, je cherchais à pénétrer l'essence de cette musique non pas par l'esprit, mais par les sens. Il s'est avéré qu'avec mon éducation musicale européenne, il m'était pratiquement impossible de rentrer totalement dans la musique indienne, d'atteindre cette incroyable vitesse et cette intensité du contact avec la matière musicale, propres aux Indiens.

J'ai décidé que ce serait déjà bien si je pouvais essayer d'appliquer certains de ces principes à ma musique.

A Leningrad, j'ai commencé à improviser au piano dans le «style indien», mais j'ai vite compris que le tempérament et les aspects mécaniques de cet instrument étaient un obstacle infranchissable.

En 1975, je me suis acheté Paris une guitare folk. Par sa sonorité métallique, elle rappelait un peu le sitar. J'ai lui ai laissé trois cordes : la basse, la quinte et la supérieure. Avec ce «sitar» fait maison, j'essayais de jouer quelque-chose proche des ragas. Une fois, j'ai joué un de ces «ragas» au conservatoire à Olivier Messiaen. Il m'a dit : « Il faut chanter cela. » J'ai commencé à apprendre à chanter, en m'inspirant du chant des frères Dagar au début. C'est justement dans la voix que j'ai réussi à me libérer progressivement de la matière du raga, de la tonalité en général et plus tard du tempérament.

J'ai tenté de me débarrasser totalement de la moindre association avec la musique existante, en me concentrant seulement sur la voix, sur son timbre originel et l'impulsion horizontale. Petit à petit, j'ai eu l'impression que j'atteignais le fond, c'est-à-dire cette liberté intérieure grâce à laquelle ma vraie nature résonnait enfin. Dans la matière de ces improvisations, il n'y avait plus rien d'indien. Ce chant ressemblait à la lévitation : envol, vol prolongé et atterrissage.

Progressivement, du plus profond de moi-même, ont émergé des phonèmes onomatopéiques, puis des mots, des vers et enfin des chansons sur mes textes. En 1984, la musique m'est revenue. Elle s'est révélée être solidement ancrée au

«fond», c'est-à-dire à ma propre identité. Et il n'était plus important de savoir quelles étaient les origines de cette musique. Tout ce que j'avais entendu et conservé dans ma mémoire était devenu mien, tout en restant éclairé par une lumière lointaine particulière.

Je reste avec ce sentiment jusqu'à aujourd'hui. Finalement, la musique indienne a été pour moi non pas un but, mais un moyen.

Valéry Arzoumanov, Eu, décembre 2016

Texte traduit du russe par Catherine Arzoumanov